

Peur aux Assises

Hier soir, j'avais décidé d'aller à pied de mon hôtel aux Subsistances, l'endroit où se tiennent toutes les rencontres des 6es Assises Internationales du Roman. Marcher le long de la Saône à cette heure crépusculaire où les rayons du soleil couchant revêtent d'une lumière particulière les immeubles de ce quartier de la ville de Lyon est un délice. J'ai donc un peu lambiné sur le chemin et ne suis arrivé au lieu du débat que juste cinq minutes avant.

Sans mon badge d'écrivain invité me garantissant une place réservée, je n'aurais pas trouvé de place assise. Tout comme cela arrive pour les vols d'avion, les places étaient surbookées pour cette rencontre entre Tomi Ungerer et Boris Cyrulnik sur le thème : "La peur est-elle le produit de notre imagination ?"

Non seulement l'idée était heureuse de faire dialoguer un artiste et un savant, mais aussi de confronter deux esprits aux personnalités aussi différentes. A ma gauche, Tomi Ungerer, dessinateur, artiste iconoclaste doté d'humour grinçant et subversif avec une vision radicale du monde et un penchant prononcé pour des allusions eschatologiques (comment oublier son "La France est plutôt pipi que caca"). A ma droite, Boris Cyrulnik, savant à l'esprit universel comme la France sait si bien en produire, ce genre que les anglo-saxons appellent "polymath", brillant, maîtrisant à la perfection son sujet.

Bille en tête, l'excellent animateur Alexandre Lacroix de *Philosophie Magazine* lance la première question : "Avez-vous peur ?"

- Tomi : "Mon problème est l'angoisse. A mon âge, c'est la peur du passé. J'ai fait tant de conneries dans ma vie que cela continue de me ronger."

- Boris : "Plus je vieillis moins j'ai peur. Dans cinquante ans le problème sera réglé !"

Quand on écoute deux connaisseurs théoriser sur un sujet que l'on ne connaît que par une expérience charnelle, immédiate et à la limite traumatisante, on écoute avidement, on retient les formules et les traits d'esprit qui vous instruisent et vous enchantent. Je cite pêle-mêle : "La peur est un bénéfice adaptatif. La peur nous sert à survivre et à aimer", "la fonction hédoniste de la peur", "l'érotisation de la peur", "sublimer la peur en la transformant en art", "supprimer la peur, c'est supprimer Le Louvre", "supprimer le sexe et la peur, il ne restera plus rien : ni livres, ni théâtre, ni même religion".

Revenons à la littérature. Pour connaître vraiment, ne serait-ce que par procuration, ce que signifie vivre dans une société totalement baignée dans la peur, plus que L'Archipel du Goulag de Soljenitsyne, il faut lire Les enfants de l'Arbat, une trilogie d'Anatoli Rybakov consacrée à l'ère stalinienne, tout particulièrement son deuxième tome sobrement intitulé La peur.

Je dois avouer que comprendre intellectuellement la peur, la théoriser, est totalement inutile, ou du moins, n'offre aucun avantage quand on se retrouve devant un fusil braqué sur vous ou une machette prête à s'abattre sur votre crâne. C'est la situation devant laquelle je me suis trouvé pendant la guerre civile au Congo en 1997, debout devant un barrage de fortune tenu par des enfants soldats. En temps ordinaire, j'aurais flanqué des taloches à ces garnements. Mais voilà, ils avaient des fusils. Je les ai regardés tabasser un homme pour des raisons que j'ignore, mais surtout déshabiller son épouse qui essayait courageusement de le protéger. Pour moi, après le viol, il n'est pas pire humiliation pour une femme que d'être exposée nue devant une foule de badauds. J'étais révolté mais j'avais peur. Je me suis tu, je ne suis pas intervenu. Tout comme Ungerer, cet acte de lâcheté passé me ronge encore aujourd'hui.

par Emmanuel Dongala

(Le Monde – mercredi 30 mai 2012)

<http://www.lemonde.fr>